

CHAPITRE 12

SAMEDI, J'AI RÉVOLUTION !

Lors de l'annonce de cet appel national à Paris, quelqu'un a baptisé « Ultimatum » le futur acte XVIII. Bien heureux qui peut dire d'où cette initiative est venue, mais chacun sent qu'il faut bien marquer d'une manière ou d'une autre les quatre mois écoulés presque jour pour jour depuis la première manifestation. Un ultimatum, par définition, en dit moins sur lui-même que sur ses développements ultérieurs. Il est la menace terminale, les derniers mots avant l'assaut. Cet ultimatum-là sera pourtant un assaut en lui-même, la mise à sac du pâté de maisons le plus prestigieux de France, une fulgurante explosion de colère.

La ferveur est palpable dès mon arrivée à Saint-Lazare, plus encore à mesure que j'approche des Champs-Élysées. On y rentre comme dans du beurre. Pourtant, quarante forces mobiles sont présentes aujourd'hui sur Paris, dont douze dédiées à « sanctuariser » l'Élysée plus qu'il ne le fut jamais, un palais néanmoins vide puisqu'Emmanuel Macron skie dans les Pyrénées où il est parti « se ressourcer ». Quand j'arrive seul sur l'avenue (aucun ami n'a osé s'aventurer avec moi), le Fouquet's vient tout juste d'être saccagé, les tables et les chaises sont sorties au milieu de la chaussée, et il règne ici une chaleur incroyable. Il fait beau, certes, mais ça ne suffit pas. En plus des feux de joie allumés un peu partout, plusieurs kiosques à journaux sont autant de brasiers géants qui font monter la température d'un paquet de degrés sur toute l'artère. Celui qui se consume devant la boutique Louis Vuitton irradie puissamment jusqu'au fond du trottoir d'en face, et l'ambiance est véritablement irréaliste.

D'un rapide coup d'œil, je constate qu'il y a de l'action en haut mais aussi en bas des Champs, et qu'au milieu c'est une gigantesque foire. L'émeute est générale. Devant la vitrine défoncée de la grosse boutique Hugo Boss, mon téléphone m'informe qu'en province la journée s'annonce aussi mouvementée qu'ici. Tout le monde est sur le pont. Mais d'un coup l'appareil se met à vibrer. On m'appelle via Messenger. Je ne savais même pas qu'on pouvait s'appeler par Messenger ! Il y a une dizaine de jours, à l'invitation d'un cercle gaulliste dans lequel on avait lu mon livre, j'ai fait une conférence sur les Gilets jaunes dont la vidéo a plutôt bien marché. Ça m'a valu plein de nouveaux amis sur Facebook (je n'utilise jamais Twitter), dont ce Frantz qui m'appelle à l'instant.

« Fabrice, enchanté ! J'ai adoré ta conférence. Je suis sur les Champs-Élysées, est-ce que par hasard tu y serais aussi ? » Je venais sûrement de poster une photo, ça avait dû lui mettre la puce à l'oreille. « Bien sûr que j'y suis ! Devant ce qu'il reste d'Hugo Boss. » Il était attablé *en terrasse*, à quelques mètres de là, les pieds sur une table estampillée « Fouquet's », s'amusant à faire semblant de commander un coca à douze euros. Une minute plus tard, le voilà. « Au fait,

Frantz c'est un pseudonyme, en réalité je m'appelle Mohamed », furent ses premiers mots. Nous serons rapidement inséparables.

Le gars est plutôt du genre loquace, facile d'accès. Très vite, j'en apprend beaucoup : il est prof de lettres et d'histoire en lycée professionnel dans le 93, musulman pratiquant, il me briefe sur son parcours, sur ses lectures, et je m'aperçois que nous sommes en phase sur beaucoup de choses. Avec son ami Bilal, comme tous ceux qui sont ici aujourd'hui, ils ont choisi « la maison » (comme on appelle désormais affectueusement cette avenue) plutôt que la manifestation pour le climat opportunément organisée le même jour et qui drainera une partie des troupes, parmi lesquelles l'intégralité de mon groupe de Pantin. On se demande à quoi auraient ressemblés les Champs-Élysées si cette manif-là avait été prévue le lendemain et tout le monde concentré ici, avec nous.

Tout en discutant, nous arpenterons l'avenue pendant tout l'après-midi. Si l'on excepte une ou deux sorties stratégiquement ménagées par les forces de l'ordre (il faut en essayer beaucoup avant d'en trouver une), nous sommes bloqués là de toute façon. Mon téléphone sonne à nouveau. C'est un excellent ami, camarade de promotion franco-libanais et lui aussi musicien hors pair, qui regarde avec affection les Gilets jaunes depuis sa position de consultant international haut de gamme. Il s'est récemment installé à Beyrouth mais il est de passage à Paris, il me l'apprend. « Je viens d'arriver, il paraît que c'est le bordel sur les Champs, t'y es ? » Comme ma réponse est affirmative, il se met immédiatement en chemin. Négligeant mon conseil de marcher jusqu'à Saint-Philippe-du-Roule, il se fera déposer en taxi en haut de l'avenue de Friedland, en plein milieu d'un nuage de gaz. Bienvenue chez les Gilets jaunes ! Il lui faudra marcher longtemps pour trouver une artère ouverte et nous rejoindre. De notre côté, nous tentons de comprendre ce qu'il se passe devant, au niveau du drugstore Publicis, en lisière du rond-point. Les nôtres ont tenté à plusieurs reprises aujourd'hui de le prendre, ce rond-point, et ça canarde dans tous les sens. Certains parmi les plus téméraires se sont équipés de palissades de chantier sponsorisées par madame Hidalgo (qui fait son duc d'Orléans sans le savoir, à moins qu'elle ne le sache que trop bien) et s'en sont servis pour réhabiliter la vieille technique romaine de la tortue. L'animal en question parviendra à se creuser un chemin presque jusqu'au milieu de la place, mettant en déroute une ligne de CRS estomaqués.

L'ambiance est indescriptible, un peu comme un condensé des plus gros actes vécus jusqu'à présent. Les explosions scandent le passage des minutes sur cette avenue que nous aurons montée et redescendue à de nombreuses reprises dans la journée, à pas de sénateur ou en courant comme des dératés. Gilles arrive, nous le retrouvons vers le bas de l'avenue, puis remontons avec lui jusqu'au Fouquet's. Sous l'effet d'un feu de bengale jeté par un manifestant (et non des palets lacrymogènes tirés par la police qui s'y accumuleront quelques instants plus tard, comme il a pu être dit à tort), son auvent a pris feu, et à la destruction s'ajoute désormais l'incendie de la trop fameuse brasserie. Les pompiers ont fini par arriver, qui depuis ne quittent plus l'endroit. Ou plutôt ils repartent à chaque fois, pour mieux revenir systématiquement. Ils sont toujours accueillis sous les vivats de la foule qui s'écarte pour les laisser travailler, quitte à retourner allumer autre chose juste après. En tout cas le Fouquet's est désormais bien gardé par une cohorte serrée de CRS. Ils protègent un squelette calciné, comme si nous étions les derniers des charognards.

« Alors les mecs, on fait la révolution ? » me sort Gilles nonchalamment, avec un grand sourire plein de dents et son petit accent de dandy. Ce type est brillant, hyper libéral sur le plan économique et en même temps toujours ouvert à la discussion, à la controverse. En dépit de sa position privilégiée et son enfance de globe-trotter entouré de domestiques, il sait d'instinct, de cœur mais aussi de raison que quelque chose déconne. À titre personnel il en profite puisque le jeu est ainsi fait, comme beaucoup de mes amis, mais sans perdre la conscience qu'il y a un autre monde à côté du sien, quand bien même il ne le côtoierait jamais. Ça le rend hilare de voir le Fouquet's en feu, il est content de s'être déplacé jusqu'à nous. On remonte l'avenue pour lui montrer la ligne de front, mais une avalanche de gaz nous repousse en même temps que le gros de la masse. Mais il y a toujours quelques têtes brûlées qui tiennent bon, comme immunisées... Mais je n'échangerais pour rien au monde mes poumons contre les leurs, nous le verrons dans les années qui viennent quand nous ferons le bilan réel de la toxicité de ces armes. Pour l'heure, ils tiennent le pavé en restant tout l'après-midi au contact. Et ceci toujours le plus près possible des boucliers pour discuter avec les policiers, opérer un travail d'usure mentale sur les agents de la force publique, les informer de certaines choses dont ils n'ont pas toujours entendu parler, leur demander d'évaluer sur une échelle de 1 à 10 leur fierté de servir sous Castaner... bref, semer des graines. Un travail insurrectionnel de fond, parfaitement assumé, sur des dizaines de types casqués qui ont l'ordre de ne pas bouger et surtout de ne pas répondre.

Autour du pack regroupé plus bas, la BAC rôde, des éperviers attendant de fondre sur telle ou telle proie qu'ils se seront choisie. Au beau milieu de ce merdier, nous tombons sur Francis Lalanne. Jovial, il nous explique qu'il détient la recette des manifestations réussies : le jet d'œufs sur les forces de police. « Si on repeint les boucliers et les visières avec, ils ne verront plus rien, ça part pas facilement, ça s'étale ! » Merci pour la contribution, Francis. J'avais déjà vu quelqu'un débarquer avec deux palettes d'œufs tout frais à l'acte II, on y avait tenté la peinture jaune aussi, mais à ma connaissance cela n'a jamais vraiment donné de suite. Quoi qu'il en soit, mieux vaut entendre ça que de faire une liste aux Européennes !

Mohamed m'explique qu'il connaît du monde dans le mouvement, il me dit qu'il a accès à Éric Drouet et Jérôme Rodrigues, qu'il voudrait me les faire rencontrer à l'occasion. Je ne dis évidemment pas non. Au détour d'un gazage, alors que nous reprenons nos esprits quelque part sur l'avenue, il arrête un petit groupe qui passe, et me présente le plus grand d'entre eux, une vraie tour de contrôle, qui répond au prénom de Benjamin. Mohamed me vend comme un paquet de lessive, mais j'apprécie l'hommage : « C'est mon pote Fabrice, un écrivain ! Il a prévu les Gilets jaunes ! » Benjamin a l'air intéressant, il est plein de ressources, il organise des « opérations spéciales » avec sa bande, essentiellement des actions dirigées contre des multinationales choisies selon des critères évidents, le premier étant l'incapacité chronique d'une bonne partie d'entre elles à s'acquitter de leurs impôts. Nous échangeons les numéros et promettons de nous revoir rapidement.

La journée est maintenant bien avancée. La ligne de front a fini par reculer, et mécaniquement la foule a gagné en densité. Il y avait déjà beaucoup de gens, mais les proportions de l'avenue sont tellement démesurées qu'il faut vraiment une victoire en coupe du monde ou une libération de Paris pour la remplir d'un bord à l'autre. C'est chose faite à mesure que la ligne de CRS qui garde la place Charles de Gaulle, descendant les Champs mètre par mètre, nous mettra tous bientôt épaulement contre épaulement. Des bruits stridents commencent alors à retentir de tous côtés.

Usant de la promiscuité, les black blocs se sont jetés sur les vitrines qui tenaient encore debout. Toutes les vitrines, une par une. Parfois à proximité immédiate d'une ligne de CRS ou de gendarmes mobiles qui n'en a cure. Souvent à quelques dizaines de mètres à peine d'une position de la BAC qui reste pour une fois l'arme au pied. « Castaner orchestre la destruction » est le constat général sur place. Comme j'ai pu en témoigner aux actes précédents, il faut souvent plusieurs minutes aux émeutiers pour briser une vitrine, un temps largement suffisant aujourd'hui pour en interpellé la plupart, mais ce ne sera encore une fois pas le cas.

À l'intersection de la rue de Berri, depuis le milieu de la chaussée où nous sommes engoncés dans la foule sans réelle possibilité d'aller et venir, nous pouvons compter une à une les boutiques qu'on perfore sur les deux trottoirs. Les planches de bois prévues par certaines pour contenir les assauts sont déjà en train de céder, et ça se déchaîne de toute part. Les black blocs sont en roue libre. La foule, poussée en contrebas par la ligne de policiers, camions et lanceur d'eau à l'appui, a entamé une marche lente en direction du rond-point Dassault, et les casseurs passent mécaniquement d'une boutique à l'autre, sans distinction, au même rythme que notre déplacement. Un tel systématisme est confondant. Une destruction en règle, de type démolition contrôlée. Une petite brasserie indépendante y subira le même destin que le paquebot du groupe Barrière, ou que Ladurée tout proche. À l'occasion, les casseurs éjecteront des boutiques des poignées de fringues hors de prix lancées à la cantonade. La police réservera bien évidemment ses meilleures cruautés à ceux sur lesquels elle trouvera un jean gardé en souvenir de cette journée, bien plus qu'aux véritables fautifs.

Dans cette ambiance de guerre, nous descendons les Champs-Élysées serrés les uns contre les autres sans savoir à quelle sauce une foule aussi énorme pourra bien être mangée. On s'attend au pire. Les black blocs ont fini par décamper, à se fondre parmi nous ce qui revient au même, et des CRS longent à présent les façades de chaque trottoir. Comme quoi ils connaissent le chemin ! Nous sommes donc dûment encadrés dans cette transhumance forcée, longue parce que lente, comme on va à l'abattoir. Avec Momo et Bilal (Gilles s'est extrait tant qu'il en était encore temps), nous sommes toujours coincés au milieu de la chaussée lorsque j'entends un tir venant de ma droite, et mon oreille me dit « celui-là, il est pour toi ». Je tourne la tête et aperçoit au-dessus de la ligne de flottaison une petite boîte grise qui arrive à toute vitesse dans ma direction. C'est vraiment à moi qu'elle en veut. J'ai le temps d'un très bref mouvement d'épaule, sur laquelle la grenade rebondit puis explose au niveau de mon oreille avant de retomber, incandescente, sur son point d'impact. D'un second coup d'épaule je m'en débarrasse, et je la vois atterrir sur le dos de la fille qui marchait juste devant moi.

L'explosion a fait s'ouvrir l'espace et je bondis mécaniquement le plus loin possible. Il me faudra cinq minutes pour retrouver les copains, alors que la foule se reforme. « La fille devant toi a eu son t-shirt cramé, y'avait un gros trou », mais la grenade est finalement tombée à terre et ce fut pour elle plus de peur que de mal, quoi qu'on n'en soit pas vraiment certain. Je commence à réaliser ce qui vient de m'arriver, et me demande par quel miracle je n'ai aucun acouphène ni aucune douleur au visage. « Ton oreille ! » Elle est noire de suie, tout le pavillon et jusque dans l'intérieur du conduit. Rien d'autre à part ça, et une grosse montée d'adrénaline. Ce n'est pas aujourd'hui que j'irai rejoindre la grande liste des blessés, les gueules cassées des Gilets jaunes et autres estropiés de la lutte sociale et de l'indépendance nationale.

De proche en proche nous atteignons presque le bas de l'avenue, où nous sommes attendus par un déploiement policier d'envergure. Ça sent la nasse *extra large*. Y a-t-il une dernière issue ? Il semblerait que sur notre droite les CRS laissent tranquilles ceux qui s'extraient par la rue Magellan. On s'en rapproche l'air de rien puis on tente de s'y glisser tandis qu'une première salve arrose la foule amoncelée. Un mouvement de foule nous draine alors dans cette rue. Nous y reprenons notre souffle, à peine, puisqu'au bout de quelques secondes un second mouvement de foule, consécutif à une deuxième agression gazeuse, nous fait bien comprendre qu'il n'y aura pas d'autre issue. Au coin de l'avenue Montaigne, nous sommes canalisés par un bataillon qui nous tient en joue et nous dirige vers l'avenue François I^{er}. Nous défilons devant eux en rang serré, les bras levés.

La suite des événements n'est pas de mon ressort. Il faut déjà que je trouve un moyen de rentrer chez moi. Toute la zone étant bloquée, nous devons passer rive gauche puis marcher des plombs jusqu'à trouver une station de métro ouverte. Nous ne sommes pas les seuls, et les discussions vont bon train dans notre rame, gilets jaunes et simples quidams mélangés. Toutes les rames abritent les mêmes scènes, et nous savons que cette journée restera dans les annales. Quatre mois depuis le début du mouvement, et on est capable de sortir ça ? Déjà, les photomontages fleurissent... Manu et Brigitte sur un télésiège, tout sourires, survolant le Fouquet's en feu... À la télé, on hurle au terrorisme cuisinier, au viol de la gastronomie française, au putsch de la brasserie ! On s'applique en réalité à repeindre une révolte de classe en guerre civile. Il est vrai que les images de la journée sont impressionnantes. « Le Média » en fera un montage d'une demi-heure qui vaut son pesant d'or. Pourtant, l'Intérieur livre un chiffre aberrant, *dix fois moindre* que celui du syndicat « Policiers en colère ». Partout en France l'affluence était massive, c'est un fait, quatre longs mois après le début du mouvement.

L'équarrissage de la plus belle avenue du monde ne saurait passer inaperçu, et l'on en fait des gorges chaudes un peu partout sur la planète, à plus forte raison qu'un départ de feu à l'intérieur même d'un immeuble d'habitation a failli très mal tourner. Mais tous ceux qui étaient présents sur les lieux ce jour-là savent bien quoi en penser. Lundi soir, le secrétaire général du syndicat UNSA Police mettra en cause sur France Info « ceux qui ont décidé que ça se passe comme ça, et qui n'ont pas donné les instructions » pour que les forces de l'ordre empêchent le gros de la casse. « Elles sont pourtant payées pour ça ! » On ne saurait être plus clair, ni mieux confirmer le faisceau d'indices tangibles et de preuves flagrantes qui s'amoncelaient déjà pour dénoncer l'inaction complice du commandement suprême, le règne du laisser-casser et des agents provocateurs. Une précision est ici nécessaire. On pourrait dire que nous nageons en plein paradoxe, refusant d'endosser le saccage de telle et telle boutique, mais revendiquant haut et fort la destruction du Fouquet's. À titre personnel, je ne la revendique pas mais je la comprends, je serais même à deux doigts de l'approuver en dépit de son inutilité pratique, en tout cas j'en rigole beaucoup quand je ne décide pas de m'en foutre royalement. Les vraies violences dans ce pays sont ailleurs, on l'a suffisamment répété.

À ce propos, dans les jours qui ont précédé « l'ultimatum », le délicat préfet de police Delpuech avait paraît-il émis des doutes (enfin !) sur l'utilité de faire toujours plus d'éborgnés, et recommandé pour cette journée une utilisation parcimonieuse du LBD. Mal lui en a pris ! Son initiative servira de prétexte, d'explication toute trouvée au chaos de cette journée. Ces maudits français, si on ne leur tire pas dessus, ils sont décidément intenable ! Cet aveu de faiblesse lui

vaudra d'être limogé quatre jours plus tard, victime expiatoire de cet affront fait au pouvoir, de cet acte pas comme les autres. Christophe Castaner, entre deux explications de texte avec son épouse sur son comportement tendancieux du week-end précédent, trouvera le temps de tout lui mettre sur le dos et de le remplacer par Didier Lallement, dit « le boucher de Bordeaux », qualifié de « fou furieux » par certains de ses collègues selon le journal Libération qui décrit les « cris de joie » de ses équipes girondines à l'annonce de son déménagement à Paris.

La préfecture-mère est solidement reprise en main, et le limogeage du prédécesseur coupable rapidement ré-compensé, comme souvent dans cette république, par une petite sinécure, en l'occurrence ici une nomination au Conseil d'État, à l'âge de 66 ans. Même le très servile Jean-Michel Apathie (qu'entre nous on appelle Jean-Michel Aplat) a fait l'effort de s'en offusquer. Comme nous sommes en France, malgré tout, on traite tout ça avec humour, les montages de la petite tête du préfet sous une casquette énorme, quand on ne laisse pas entendre que sa dégaine fleure bon les années trente, et l'on sait qu'Alain Juppé lui-même a donné dans ce registre à propos de son ancien préfet de police. On ironise avec délice sur la nomination prochaine du « commandant Tur » aux côtés du préfet « l'Allemand ».

Deux jours seulement après ce que toute la presse appelle « la destruction des Champs-Élysées », soixante intellectuels sont reçus au palais présidentiel dans le cadre du Grand débat par un Macron enfin ressourcé qui revient tout bronzé des pistes. Nonchalant, il leur administrera la même pilule amère qu'aux maires sélectionnés pour assister à ses *one man shows* provinciaux. Huit heures de monologue à peine interrompu par quelques interventions des invités. « Nous étions le mur sur lequel Macron faisait des balles », dira Dominique Méda, qui aurait dû s'y attendre si elle entendait conserver son titre d'intellectuelle au-delà de cette soirée. Trop tard ! Quelques jours plus tôt, à la Bourse du Travail, j'avais vu Frédéric Lordon lire le texte de sa réponse à cette invitation, un refus cinglant bien évidemment. Tous ceux qui l'ont acceptée s'en sont mordus les doigts, quand ils ne se les sont pas léchés après avoir dûment englouti les petits fours, qui devaient être inoubliables.

Mais tandis que Macron pontifie, qu'il se prend pour le philosophe qu'il ne fut et ne sera jamais en dépit de sa proximité juvénile avec Paul Ricoeur, le reste de la macronie s'active. À l'annonce par Christophe Castaner – l'homme qui n'a pas eu long à marcher entre le milieu et le centre – de l'interdiction perpétuelle de manifester sur les Champs-Élysées, Frédéric Péchenard, vice-président de la région Île-de-France, propose de son côté d'interdire carrément toute manifestation à Paris. Et tant qu'à faire, pour éviter que les parisiens aillent casser ailleurs, dans tous les centres-villes !

Au sein des Gilets jaunes, on sent qu'une étape supplémentaire est franchie. Quelque chose doit se passer, et vite. Sinon, à quoi bon avoir lancé un « ultimatum » ? Mais le mouvement est automoteur, auto-organisé, il refuse au moins en apparence, dans les commentaires les plus virulents, de se doter d'une équipe qui proposerait une direction unique. Cela pourrait bien être en train de changer, et Drouet le sait. Parmi ses qualités, il a l'intuition du peuple, il pose des questions et consulte les avis pendant ses lives, propose beaucoup de sondages sur Facebook, l'agora principale des Gilets jaunes, et il sent plutôt bien le vent. Mais parmi ses défauts, on signale une certaine incapacité à l'organisation effective, et peu de suite dans les idées. J'aurai bientôt la confirmation de tout cela, et le récit de ce qui va suivre par les principaux intéressés,

mais je constate pour le moment depuis ma position qu'il sait mieux que tout le monde comment gâcher une bonne idée. D'un coup d'un seul, il annonce qu'il « nomme » François Boulo porte-parole du mouvement. En tous cas qu'il propose sa nomination. En fait on n'y comprend rien. Du côté de Rouen, on s'affole, pas question pour Boulo d'assumer ça tout seul. Le premier mouvement de François est donc d'appeler les autres figures, Maxime, Priscillia et Jérôme, pour leur dire qu'il n'est pas question qu'il accepte si eux-mêmes ne prennent pas leurs responsabilités. Fort logiquement, ils refusent puisque personne ne s'est préparé à ça, la procédure est bâclée, sans concertation, l'annonce est trop brusque. Déjà elle soulève tous ceux qui se méfient des figures et de tout risque d'appropriation personnelle du mouvement. Drouet est soutenu (massivement) par les uns et conspué (massivement) par les autres, et Boulo commence déjà à subir le même sort. Il fera donc rapidement connaître son refus à une question mal posée, à un moment charnière où le mouvement aurait pu commencer à se structurer.

Le fond de cette affaire, au-delà des maladresses, est que les Français ont été traumatisés par les beaux parleurs. François Boulo est talentueux, au-dessus de la mêlée lorsqu'il s'agit d'ajouter des facilités rhétoriques à une bonne connaissance des dossiers, et j'aurai par la suite l'occasion de vérifier par moi-même qu'il est parfaitement sincère dans son combat. Mais il ne saurait rallier tout le monde à son panache blanc comme un homme providentiel. « Il sort de nulle part » selon les plus méfiants d'entre nous, propulsé par les médias à une place de choix dont il se servirait in fine pour privilégier son ambition personnelle. « Il se voit président » disent certains, qui affirment qu'il aurait laissé entendre ici ou là qu'il y pensait vraiment. Mais pendant ce temps, Boulo ou pas, la proportion enfle de ceux qui attendent une véritable direction pour le mouvement, emmenée par quelqu'un qui écoute, qui propose, qui met en œuvre et qui assume.

Dans mon jargon, on appelle ça un chef, c'est plus rapide, mais ce doit être mon côté gaulliste. Une figure stable, identifiable, solide mais surtout pas irremplaçable, qui saura faire franchir un palier à tout le monde. Mais la place est intenable en réalité, le mouvement n'est décidément pas mûr pour accepter qu'une ni même plusieurs têtes surplombent quoi que ce soit. Je le constate à chaque étape de la construction de notre AG régionale, sur cinquante kilomètres de rayon. Pas de Vercingétorix en vue pour réunir toutes ces tribus gauloises. Pourtant, si ce mouvement est fondamentalement apolitique il est tout sauf apolitique, on l'a déjà dit. Les Gilets jaunes sont même « une révolte archipolitique » comme l'explique Vincent Coussedière, « une révolte contre la destruction des conditions qui rendent la politique possible ». Le philosophe décrit « une lutte protéiforme et spontanée du peuple contre sa destruction programmée en tant que peuple », et on n'a jamais vu qu'une lutte sache s'ancrer sans s'incarner, sans se donner un jour un chef, du petit caïd au général d'armée.

La suite au prochain chapitre.

Fabrice Grimal